

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 61 (1916)
Heft: 9

Artikel: Impressions du front austro-hongrois [suite]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-339814>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Impressions du front austro-hongrois.

II.

En Serbie avec l'armée Kövess

La prise de Belgrade. — Lorsque, brusquement, le 5 octobre 1915, l'artillerie lourde austro-allemande, en position derrière Semlin, sur la rive gauche du Danube, ouvrit le feu sur Belgrade, ce fut une surprise complète du côté serbe. Pendant une journée entière, les canons de la défense restèrent muets, seuls des projecteurs entrèrent en action. A minuit, toutes les lumières de la ville s'éteignirent.

Dans la nuit du 6 au 7, les premiers bataillons autrichiens passaient le fleuve et abordaient sur sol serbe, au pied de la citadelle, vers 5 h. du matin. Quelques compagnies s'établirent sur le talus du chemin de fer qui longe la rive.

Les batteries serbes du Kalimegdan et du Vracar se démasquèrent subitement et rendirent le passage du fleuve impossible; plusieurs transports furent coulés. Il fallut interrompre l'opération jusqu'à ce que l'obscurité fût tombée. Le bataillon du 87^{me} régiment qui avait abordé le premier se trouvait dans une situation peu enviable, à 10 m. des ouvrages de la défense, le dos au fleuve, sous un feu violent de mitrailleuses et sans espoir d'être soutenu pendant 36 heures.

Pendant toute la journée du 7 octobre, l'artillerie lourde austro-allemande concentra son feu sur la citadelle et les ouvrages situés le long du fleuve. Plusieurs incendies se déclarèrent dans la partie est de la ville. La batterie du Kalimegdan se taisait peu à peu. Elle était formée de 4 pièces de

150 marine française. Une pièce tira longtemps seule, puis à son tour, elle fut réduite au silence.

Les projecteurs atteints par des obus avaient cessé d'éclairer les rives; pour les remplacer les Serbes mirent le feu aux fabriques du quartier de la gare. Cet incendie illumina le Danube et le cours de la Save pendant deux jours.

Le 7 au soir, le passage des troupes recommença malgré la violence du bombardement. Le reste de la brigade de montagne réussit à atteindre la rive, tandis que d'autres fractions de la 59^{me} division progressaient vers l'est. Les allemands franchissaient la Save près du grand pont du chemin de fer du côté de l'ouest. Une flotille de monitors soutenait l'infanterie.

A l'aube du 8, les troupes du 8^{me} corps escaladaient les escarpements nord de la forteresse et s'emparaient des quartiers orientaux après un combat de rues acharné où les mitrailleuses et les grenades à main jouèrent un grand rôle.

Le 9 octobre, un bataillon du 49^{me} régiment pénétrait dans les ruines de la citadelle et hissait le drapeau austro-hongrois, pendant que les Allemands s'avançaient par l'ouest de la ville. On se battit longtemps dans le quartier turc où il fallut faire le siège des maisons.

La garnison se retira vers le sud et occupa la ligne de hauteurs N. de Zarkovo-Dedinje-Veliki-Vracar. Les aviateurs autrichiens établirent que de longs convois de troupes et de matériel circulaient sur la voie ferrée Ripany-Palanka.

Le siège de Belgrade avait duré cinq jours. J'ai dit que la garnison avait été surprise par le brusque déclenchement de l'attaque. Les Serbes ignoraient absolument les grands transports de troupes à travers la Hongrie et la concentration de l'armée de Kövess entre Semlin et Orsova. Les trois aviateurs français stationnés à Belgrade, en septembre, avaient été rappelés à Salonique. Les postes échelonnés le long du Danube et de la Save n'annonçaient rien d'anormal sur la rive gauche.

On comptait beaucoup sur le secours des Alliés; ils n'avaient envoyé que quelques canons: une batterie anglaise et une française.

Néanmoins les défenseurs furent héroïques. Il y eut très peu de prisonniers, car les Serbes refusaient de se rendre et se faisaient tuer sur place. De leur côté les assaillants eurent d'énormes difficultés à vaincre. Pour s'en persuader, il suffit de jeter un coup d'œil sur le fleuve large d'un à deux km. et sur le rocher abrupt où s'élève la citadelle.

Nous avons passé l'eau sur un chaland chargé de troupes et remorqué par un petit vapeur. Le port où l'on débarque était encombré de bateaux semblables, qui déversaient sur les quais des hommes, des canons, des chevaux et des munitions. Des colonnes interminables s'enfonçaient dans les rues silencieuses. L'aspect de la ville était lugubre. Les traces encore fraîches du combat attestaient la violence de la lutte ; on marchait sur du verre brisé, des débris de toutes espèces jonchaient le sol. Les rues étaient bordées de maisons écroulées, encombrées de meubles brisés, de lambeaux d'uniformes, d'armes et de munitions. Les pelouses des jardins publics étaient piétinées, humides de sang.

Le Kalimegdan, la vieille citadelle a été construite au 17^{me} siècle par un vaudois, le Général Doxat de Démoret, au service de l'Autriche. Ses bastions à la Vauban ne sont pas faits pour résister aux coups des 305 et des 420. Les obus ont creusé d'énormes cuvettes dans la place d'armes et pénétré jusque dans les casemates. Il y a partout des débris humains entre les décombres. Les bâtiments de l'école militaire ne sont qu'un monceau de pierres.

L'emplacement de la batterie française de 150 qui a si longtemps incommodé l'assaillant est entièrement démoli. Un coup de plein fouet a coupé un canon par le milieu. Malgré la vétusté des ouvrages, la position était encore forte et constituait un gros obstacle.

De la batterie de 150, on domine de 30 à 50 m. la rive du fleuve. Une étroite bande de 300 m. de large longe le pied du rocher. Une ligne de redans, reliés par un fossé continu et protégés par des obstacles d'approche, suit le bord du quai. Une grosse tour ronde flanque tout ce système de défense. C'est sur cet étroit espace qu'a pris pied le bataillon du 87^e régiment styrien qui s'y tint accroché, seul, pendant 36 heures.

Nous sommes restés deux jours à Belgrade avant de continuer notre marche vers le sud, avec le 8^e corps autrichien. Le Général von Kövess, commandant l'armée de Serbie, avait mis un officier de son état-major à notre disposition pour nous orienter sur les opérations en cours.

Avant d'entrer dans le détail des combats auxquels j'ai assisté dans les quinze jours qui ont suivi la prise de Belgrade, je tiens à exprimer ici mon admiration pour l'armée serbe. C'est la mort dans l'âme que, Suisse, j'ai été témoin de l'écrasement d'un petit peuple, de l'invasion de son territoire ; que j'ai vu les villages déserts, rencontré les longues colonnes de femmes et d'enfants se traînant sur les routes. Pourtant le souvenir de ces journées tragiques, illuminé par la résistance splendide des Serbes, me laisse une impression de grandeur et de beauté ineffaçable. Il faut avoir vu ces choses pour comprendre l'affreux déchirement de ceux qui doivent subir l'ennemi chez eux. A chaque instant, devant cette misère, je pensais à la Suisse et l'idée qu'elle pourrait souffrir ainsi se présentait claire et nette à mes yeux. Une immense pitié me remplissait alors le cœur.

* * *

Le soldat serbe est de premier ordre. J'ai souvent entendu des officiers austro-hongrois dire en parlant de lui : c'est un héros. De taille moyenne, souvent blond, mais de peau brune, c'est un Slave du sud plus vif, plus dégagé, moins lourd que son cousin russe. Il est sobre et résistant. Il a toutes les qualités des races paysannes, la patience têtue, la fidélité, le sens de l'orientation, le respect de l'autorité et cet amour de la terre qui inspire les plus nobles actions.

C'est entre Belgrade et Kumodraz que nous avons rencontré le premier convoi de prisonniers : une centaine d'hommes, figures sombres sous le bonnet à deux pointes, plusieurs étaient blessés. Ils portaient des uniformes bruns à cols rouges. Les musulmans se reconnaissaient à leur turban ; ils se rendaient en grand nombre, ainsi que les Macédoniens, leur nationalité serbe étant trop neuve pour correspondre à

un sentiment profond. Mais les Vieux-Serbes sont d'une solidité légendaire.

J'ai entendu dire qu'entre la campagne victorieuse de 1914 et celle, moins heureuse, de 1915, la qualité du soldat serbe avait quelque peu baissé et que sa force de résistance n'était plus la même pour les raisons suivantes :

1. L'épidémie de typhus exanthématique qui a sévi sur le pays a enlevé 30 000 hommes à l'armée.

2. Les pertes de la campagne de 1914 n'ont pas été compensées par les 120 000 recrues de la classe 98-99 ; 60 000 de ces recrues étaient des nouveaux-serbes (macédoniens, bulgares, albanais, arnautes, turcs). Ces gens combattaient sans enthousiasme, beaucoup se rendaient ou désertaient.

3. Le 60 % des officiers de l'armée active étaient tombés en 1914. Pour combler les vides on fit appel à des officiers de réserve hâtivement instruits. La promotion du printemps 1915 en comptait 4200.

4. Quatre ans de guerres continuelles avaient épuisé le pays.

5. Supériorité numérique de l'adversaire.

6. Dépression morale causée par le manque de secours des puissances de l'Entente. Il en est résulté un vif mécontentement qui s'est traduit dans certains corps par des actes de rébellion. Pour encourager leurs hommes, chaque jour, les officiers étaient obligés d'annoncer l'arrivée des Alliés pour le lendemain et, chaque jour la déception était plus cruelle.

7. Manque d'artillerie lourde. Les Serbes ne possédaient que quelques canons de 150 ; les effets foudroyants des 305 et des 420 austro-allemands les démoralisaient. Les prisonniers des combats de l'Avala que j'ai pu questionner étaient tous en proie à une surexcitation nerveuse (tremblement, bégaiement, perte de la mémoire) causée par le feu des projectiles de gros calibre.

8. Manque d'aviateurs.

L'effectif total de l'armée serbe était, en octobre 1915, d'environ 220 000 hommes.

Combats de poursuite.

Après la chute de Belgrade, l'armée Kövess chercha tout de suite à pousser en avant le plus possible afin d'assurer le passage des ponts du Danube et de la Save et de mettre la ville à l'abri d'un retour offensif des Serbes. Après avoir enlevé le village de Kumodraz et pris contact avec les Allemands du général de Gallwitz, à l'ouest, il fallut s'emparer des hauteurs d'Avala.

Entre Belgrade et le Mont Avala (565 m.), s'étend une plaine de 20 km. traversée par de larges vagues de terrain qui courent de l'est à l'ouest. Le pays est déboisé mais très cultivé, les champs de maïs et de blé alternent avec les prairies grasses. Les villages sont entourés de plantations d'arbres fruitiers, les prunes de Serbie sont réputées.

Il fallut aux Austro-Allemands plusieurs jours d'efforts pour s'emparer des hauteurs d'Avala. Puis, à 40 km. plus au sud, on se trouva en présence des collines du Kosmai (624 m. à l'ouest de Mladonovac). Il y eut un nouvel arrêt dans la marche en avant, en face de cet obstacle. La résistance des Serbes était acharnée.

Dans ces combats successifs, l'infanterie austro-hongroise avançait de crête en crête, par petits groupes ou même individuellement. Sur chaque nouvelle position on élevait des appuis pour l'arme, mais la rapidité du mouvement en avant ne permettait pas de s'enterrer.

L'infanterie serbe, en se retirant utilisait très habilement le terrain. Elle évitait de s'engager à fond. Les positions de repli étaient préparées d'avance et défendues juste assez longtemps pour forcer l'ennemi à les attaquer. Les Autrichiens avaient l'impression d'un adversaire insaisissable. Ils trouvaient presque toujours les positions évacuées, en y arrivant. L'infanterie serbe tire dans la règle par salves ce qui produit un bruit caractéristique de toile qu'on déchire. En avançant tous les gradés marchent derrière la ligne de tirailleurs; en retraite, devant.

L'armement était très inégal et disparate. On voyait des Mauser, des fusils pris aux Turcs en 1912, des fusils Russes

à côté de l'arme d'ordonnance serbe, tous de calibres différents. Les régiments du premier ban étaient habillés et équipés de façon uniforme. Dans les troupes de second ban régnait une certaine variété de tenues, on trouvait même des vareuses françaises et des manteaux anglais. Le soldat préfère la chaussure nationale, l'opanken relevé au bout, au brodequin lacé qui lui blesse les pieds.

L'artillerie était employée très judicieusement. Elle cherchait, avec une grande hardiesse, à tirer dans le flanc de l'ennemi en démasquant une ou plusieurs batteries au moment de rompre le combat. L'effet des gros projectiles d'artillerie sur les points d'appui de la défense était formidable. Rien n'y résistait ; dans les fossés du Mont Avala on voyait des cadavres couchés l'un à côté de l'autre sans blessures apparentes. Des compagnies entières avaient été asphyxiées par le déplacement de l'air produit par l'éclatement des obus de 305 et de 420. Les forêts étaient hachées comme par un gigantesque cyclone.

Le contact avec l'ennemi en retraite a été constamment maintenu par des escadrons détachés. La distance qui séparait les deux armées était relativement faible, de fortes patrouilles d'infanterie (un officier ou un aspirant et une demi-section) suffisaient à couvrir le mouvement en avant. Pendant l'action, la liaison entre les unités d'armée se prenait automatiquement dès les premiers coups de feu, par téléphone et par des patrouilles de communications de cavalerie.

Les services de l'arrière ont eu à lutter contre des difficultés énormes par suite du mauvais état des routes (boues gluante dans laquelle les voitures enfonçaient jusqu'à mi-roues, les chevaux parfois jusqu'au ventre). La route Belgrade-Mladenovac-Topola-Kragujevac a supporté seule, pendant trois semaines, tous les charrois de l'armée Kövess, avant la remise en état de la voie ferrée Belgrade-Nisch par le génie austro-hongrois. Néanmoins les convois du train d'armée cheminaient avec une grande régularité. Les colonnes de 10 km. de longueur marchaient sans à-coups et sans désordre.

Les Autrichiens utilisent comme voitures à vivres et à bagages les légers véhicules du pays et, pour le transport de

la munition des chariots à deux roues, traînés par des petits chevaux bosniaques ou des « Konikels », endurants, faciles à nourrir (ils ne connaissaient pas l'avoine) et ne demandant qu'un minimum de soins. Les voitures d'ordonnance marchent au train de combat. Les Allemands se sont vus forcés de fabriquer pour la Serbie un modèle de charriot à deux roues ; leurs lourds fourgons restaient englués dans les boues de Serbie.

Le 22 octobre, le 8^e corps d'armée, (Feldzeugmeister v. Scheuchenstuel) à l'état-major duquel nous étions attachés, était à Ralja, à trois journées de marche de Belgrade, Ralja est un village situé dans un bas-fond au milieu de véritables forêts d'arbres fruitiers. Il avait plu pendant plusieurs jours ; la boue était indescriptible. Le vallon et les pentes des collines étaient couverts de bivouacs. Des feux s'allumaient de tous côtés. L'état-major de corps prenait ses repas sous une grande tente ; quand la conversation languissait un peu on entendait le roulement continu des voitures, les cris des conducteurs et, par-dessus tout, le canon. Je ne puis assez me louer de l'abord facile et de l'accueil bienveillant des officiers austro-hongrois de tous grades. Leur bonne grâce et leur complaisance apaisaient, pour nous, toutes les difficultés. Le chef d'état-major du 8^e corps avait été envoyé aux manœuvres suisses, il y a quelques années, et nous rappelait ses souvenirs. Il connaissait fort bien notre armée.

Nos ordonnances avaient dressé nos lits pliants dans une maison de paysan au toit recouvert de grosses tuiles, aux murs blancs tapissés de vigne vierge rougie par l'automne. Des arcades ajouraient la façade ornée de naïves peintures religieuses.

Le lendemain matin, le soleil se leva dans un ciel radieux. Au moment de repartir on amena quelques prisonniers serbes. Parmi eux, un capitaine, taillé en hercule, la moustache en brosse, la peau tannée. Sa tunique brune tachée de boue était entr'ouverte. Il parlait couramment l'allemand. Je lui demandai ce qu'il pensait de la situation de son pays. Il répondit d'une voix basse où perçait l'émotion : « La Serbie est à bout de forces ; voilà trois ans que nous sommes en guerre, le pays

est épuisé. L'armée a fondu et, pourtant la résistance peut être encore longue, car pour vaincre le Serbe, il faut le tuer. L'armée n'a confiance qu'en elle-même ; nous, officiers, nous avons cessé de croire au secours des puissances alliées.» Il prit mon carnet et écrivit au crayon le vieux dicton serbe : *Ne croire qu'en soi, ne se fier qu'à soi*, et il signa : Capitaine Kosta S. Petrowich.

Jamais je n'oublierai le regard navré que jeta ce vieux soldat sur le paysage inondé de lumière dorée, sur les toits du village, puis ses yeux sombres s'arrêtèrent sur les colonnes en marche, sur les canons, les chevaux, les voitures qui de tous côtés, couvraient les chemins de son pays. Je vis alors que le capitaine Petrowich avait les yeux pleins de larmes,

Il me serra la main fortement, salua et s'en alla rejoindre le détachement de prisonniers qui partaient pour l'exil.

(A suivre.)

V.

